Document generated on 06/22/2025 9:49 a.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Les clés du paradis

Paradis, clé en main de Nelly Arcan. Éditions Coups de tête, 216 p.

Sandrina Joseph

Number 233, July–August 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61933ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Joseph, S. (2010). Review of [Les clés du paradis / *Paradis, clé en main* de Nelly Arcan. Éditions Coups de tête, 216 p.] *Spirale*, (233), 59–60.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

produisent des effets râpeux. Son personnage désagréable éclipse cette Fanta sacrifiée qui ne réussit pas à s'imposer ni à se rendre intéressante.

La troisième histoire tente de renouer avec les portraits puissants que sait peindre Marie NDiaye. Toujours un léger emboîtement dans la géographie ou la famille justifie le passage à une nouvelle intrigue. Plus encore que dans les deux histoires précédentes, le déplacement, le rêve de partir, l'exil ou l'abandon par les siens tissent la trame du vilain destin de Khady Demba, celle-là même qui était la pâle servante et la gardienne des petites filles chez le mauvais père du premier récit. Le malheur de cette jeune femme qui n'arrive pas à devenir enceinte et se retrouve veuve ne cessera de s'aggraver, dans une impuissance et une soumission qui pourraient susciter révolte et dégoût. Devenue muette, sans pensée ni rêve autre que l'ancien désir de grossesse mêlé à celui de devoir partir, elle se retrouvera avec d'autres abandonnés comme elle à tenter désespérément de changer leur sort. Son corps amaigri et malade, la faim, la blessure qui avale le pansement ou encore le pansement la blessure, l'innocence et la honte atteignent peu « *cette fille* » qui tient fortement à sa singularité. Les difficultés qui surgissent, pour elle comme pour le groupe de réfugiés dont elle fait partie, se déroulent dans des lieux d'épouvante et de violence comme ceux parfois entrevus dans les images furtivement montrées sur les écrans. Elle deviendra peut-être un ange gardien, mais à quel prix ?

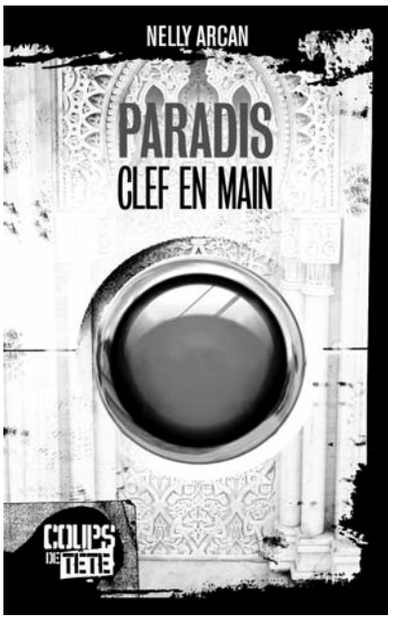
Les oiseaux qui traversent le roman de Marie NDiaye ne sont pas là pour célébrer la beauté du monde. Ni le soleil, ni la chaleur, ni les arbres, ni les fleurs. À l'image de notre temps, le ventre du monde est déchiré ; ses entrailles pendouillent, poisseuses, laissant couler des odeurs de sang, de sueurs, d'urine, de sexe malodorant. Petitesse, cupidité, envie, meurtre et sacrifice s'étalent. La laideur côtoie l'impuissance. La violence, tantôt sourde tantôt éclatante, produit l'humiliation, l'égarement, la perte autant des biens que de l'âme. Les trois femmes peuvent vouloir protester pour garder leur intégrité : leur combat me semble voué à l'échec. Elles seront captives d'un destin qui les dépasse. Tragédie qui broie les corps et les âmes.

ROMAN

Les clés du paradis

PAR SANDRINA JOSEPH

PARADIS, CLÉ EN MAIN de Nelly Arcan
Éditions Coups de tête, 216 p.



J'ai les clés du paradis
L'ennui c'est que je trouve pas la porte
Est-ce bien la peine que je torture
Trente-six milliards de serrures ?
— Jane Birkin

« *ON A TOUS DÉJÀ PENSÉ SE TUER* », affirme avec effronterie l'incipit, imprimé en lettres majuscules, du dernier roman de Nelly Arcan. On ? Déjà, l'irritation me prend à bras le corps (mais beaucoup moins violemment que le chagrin). Il me semble qu'Antoinette — la narratrice de *Paradis, clé en main* — en demande trop, trop vite. Dans son désir de nous impliquer aussi rapidement que possible dans ce qui est pourtant *son* histoire, elle parvient plutôt à nous tenir à distance en nous poussant trop fort, trop tôt. Car si *on* connaît la part d'absurdité inhérente à sa propre existence, il est néanmoins difficile de s'imaginer faire appel aux services de Paradis, clé en main, une entreprise qui demande un total abandon de soi, au propre comme au figuré : « *La première question qu'on pose aux candidats qui passent devant le comité de sélection de Paradis, clé en main, c'est : "Voulez-vous mourir ?" La suivante, c'est : "De quelle façon ?"* »

LE GRAND ŒUVRE

Leur suicide est la grande œuvre des clients de Paradis, clé en main. En témoigne celui de Léon, l'oncle de la narratrice, dont la préparation a forcément nécessité un labeur exemplaire : « *Léon s'est jeté, avec un avion dont il était le pilote, dans la gueule d'un volcan en perpétuelle éruption [...]. Je suppose que, chez Paradis, clé en main, on lui a appris à voler. Je suppose qu'on l'a bien entraîné. Je*

suppose aussi que Léon y a mis du temps, des efforts, qu'il a dû surmonter sa grande lassitude pour réaliser ce rêve : être dévoré, digéré par le feu immortel et purificateur d'un volcan ». Antoinette, décidée pour sa part à s'acheter une mort à la hauteur de son prénom, choisit la décapitation à la guillotine. Peut-être ce choix s'explique-t-il aussi par le fait que « *[l]a vie est parfois insupportable. [...] Ça vient, ça prend à la gorge, et ça passe. Dans le meilleur des cas* ». Dans le pire des cas, celui d'Antoinette, il faut frapper le mal là où il se terre, à la gorge, pour l'éradiquer une fois pour toutes.

Or, quelque chose va horriblement mal dans le déroulement de cet horrible suicide : le mécanisme de la guillotine, défectueux, fait rebondir le couperet sur la nuque de la narratrice (le « *miracle du rebondissement de la lame sur [s]on cou jamais confirmé, parce que sans témoins* », demeure toutefois un mystère) de telle sorte que celle-ci émerge de son suicide vivante, le cou intact mais les jambes paralysées. Ce n'est du reste pas tant sa survie que sa paraplégie qui désespère celle qui choisit de se cloîtrer dans sa chambre où elle ingurgite sa ration quotidienne de vodka jusqu'à ce que la prennent avec violence les spasmes du vomissement, obstinément allongée dans un lit, fixant le plafond sur lequel elle écrit avec le son de sa voix : « *Le plafond, c'est aussi ma tête et les pensées qui s'y bousculent [...], ce sont mes mains, ma bouche, le reflet de ma mobilité perdue. C'est mon passé. C'est toute ma vie* ».

La grande œuvre que devait en principe être son suicide — sa mort — est remplacée par le grand œuvre que pourrait devenir son récit — sa vie. Car le suicide raté d'Antoinette annonce la possibilité d'une autre entreprise, celle-là littéraire, qui se substitue à la réalisation de sa propre mort « *pensée d'avance, achetée et planifiée. De cette mort-là, je suis sortie vivante. Dans cette survivance, je n'ai qu'une envie, celle de vous parler. De ça. De ce mal-là* ». L'échec de son suicide, le premier de l'histoire de la compagnie, l'incite en somme à passer d'un projet, celui de la disparition, à un autre, celui de la narration, puisque de son immobilité surgit un monde de possibles qu'incarne son plafond, véritable page blanche. Pourtant, écrit Antoinette, « *[m]a vie pourrait être un terrain de jeu, mais le plafond, c'est aussi ma mère* ».

DIALOGUE AVEC LA MÈRE

Car le récit d'Antoinette est tout autant consacré à sa tentative de suicide qu'à sa mère : « *Ma souffrance morale à moi, elle s'écrit au fur et à mesure au plafond qui me surplombe de son omniscience. En quelque part, c'est à ma mère qu'elle s'adresse.* » Leur relation, celle de deux adversaires, se caractérise par l'incompatibilité de leurs personnalités — l'une est énergique, l'autre indolente —, de sorte que la détermination de la narratrice qui refuse de surmonter son handicap contrecarre systématiquement les ambitions de sa mère qui cherche à la convaincre de saisir sa seconde chance. Or, c'est précisément à ces moments-là, ceux où mère et fille s'affrontent, que le ton du roman sonne cruellement faux. Alors que le récit narré au passé, celui des démarches d'Antoinette auprès de *Paradis, clé en main,* m'a complètement absorbée — la quête de celle-ci étant, pour le moins, rocambolesque —, le récit raconté au présent, celui du quotidien de la paraplégique et de sa relation houleuse avec sa mère, m'a au contraire paru fort malhabile comme en témoigne cet échange au sujet de la chaise roulante que la mère rêve d'imposer à sa fille : « *— Tu es folle. — C'est toi qui es folle de refuser de prendre ta place dans la société, Toinette. — Quand vas-tu comprendre, maman ? Je n'en veux pas de ta latrine roulante, de ta chiotte électrique haute vitesse.* »

Sans doute les dialogues sont-ils en grande partie responsables du ton factice de ces paroles essentiellement rapportées en style direct, procédé qu'Arcan ne maîtrisait pas mieux dans *À ciel ouvert*. Sans doute cette mère fondamentalement optimiste, obsédée par la jeunesse et aveuglée par sa volonté de réformer sa fille manque-t-elle de nuances. Sans doute la maladie mortelle qui s'abat sur elle (la mère est en quelque sorte punie d'avoir abusé des plus efficaces méthodes de rajeunissement que l'argent pouvait lui procurer), maladie qui arrive à point dans les toutes dernières pages du roman, est-elle un grossier raccourci permettant de précipiter une réconciliation *in extremis* entre la mère et sa fille. Ce *happy but not too happy ending* signale en effet à gros traits la victoire de la vie sur la mort, la réhabilitation d'Antoinette enfin décidée à honorer l'existence que sa mère lui a offerte : « *Ma mère va bientôt mourir et moi, j'ai enfin envie de vivre. C'est un cadeau que je lui fais. C'est classique, et c'est bête.* »

UNE CAGE TROP ÉTROITE

La paraplégie d'Antoinette permet en somme sa rédemption, une rédemption à laquelle je n'ai pas pu croire (comment savoir si ce scepticisme résultait du roman lui-même ou de ce que je savais en le lisant ?). Je n'ai du reste pas pu me défaire de cette désagréable impression : Antoinette n'y croit pas non plus. Elle s'acharne pourtant à justifier son salut, par exemple lorsqu'elle affirme que « *[l]a vie vaut toujours la peine d'être vécue, ne serait-ce que pour pouvoir jurer contre elle. Ne serait-ce que pour être témoin, tête haute, de son insondable absurdité. Le suicide, c'est bon à rien* ». Aussi me faut-il consentir au discours d'Antoinette puisque j'admets la conclusion de Camus voulant que « *[t]oute la joie silencieuse de Sisyphe est là. Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose. [...] La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux* ».

Chez Arcan toutefois, le rocher prend la forme d'un corps d'une lourdeur écrasante et qui, dès le début, semble une cage trop étroite pour celle qui l'habite, une cage qu'ont révélée tour à tour la prostitution — la narratrice de *Putain* nous parlait déjà de « *la caresse du désespoir qu'on nous adresse et [de] la chambre qui se referme sur nous* » ; l'amour — la Nelly de *Folle*, s'adressant à son amant, écrit : « *ma chatte qui manquait de suc s'est resserrée sur ta queue comme pour la pousser dehors [...], tu as profité de la résistance pour te donner plus de plaisir* » ; la chirurgie plastique — qui, dans *À ciel ouvert*, « *mettait à la place de la vraie peau une peau sans failles, étanche, inaltérable, une cage* » ; la paraplégie — « *Dans ma cage dorée et exiguë, qui se replie sur moi, je jouis d'un certain luxe* », raconte la narratrice de *Paradis, clé en main*. C'est de cette cage corporelle dont les héroïnes de Nelly Arcan cherchent désespérément à s'échapper. Or, une fois la « clé en main », elles semblent préférer verrouiller la cage de l'intérieur quand vient à leur manquer l'envie de faire partie de la grande confrérie des vivants. « *There are days where the cage / Doesn't seem to open very wide at all* », chante Martha Wainwright.

Rester en vie est un travail de forçat.